L'ondin [fin]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 11

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-570846

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

le témoignage que ces ouvrages semblent apporter. La littérature homosexuelle a ceci de commun avec la littérature générale qu'elle traite de l'exceptionnel toujours. Dans les ouvrages essentiellement homosexuels le travestissement de l'homosexualité est parfois très visible — ce travestissement-là étant à notre avantage ou à notre désavantage. La vérité est parfois plus subtilement contournée dans certains récits où l'auteur — pour raisons commerciales où autres — fait, parmi d'autres portraits, celui d'un homosexuel. On se souvient du Daniel, diabolique selon Sartre, des Chemin de la Liberté et de son complexe de castration; on se souvient du couvent sodomite que nous a peint Kazantzaki dans Alexis Zorba, couvent où l'homicide se perpètre sur la personne d'un moinillon, couvent qui disparaîtra — et le scandal qu'il abrite — dans les flammes d'un incendie allumé par un fou; on se souvient de Stavro qu'enfanta Panaït Istrati . . . et que parraina pourtant Romain Rolland ! Ces exemples seraient le sujet d'un livre autrement intéressant que certains livres eux-même qui s'appellent, les «Amours de l'enseigne Froelich», «Scraps», «Les Particuliers . . .» ou leurs frères qui sont légions.

* * *

Si je devais définir l'homosexuel par un seul qualificatif, je dirais qu'il manque de détachement en ce sens que son esprit est attaché par mille lieu à son corps dans ce qu'il a de plus prosaïque et de moins important. La « disponibilité » d'André Gide s'était elle-même laissé prendre au lacs du sexe car attendre le plaisir, c'est déjà lui payer tribut et d'autant plus lourd qu'on l'imagine sortant de l'ordinaire, ce plaisir . . . mais cela nous mènerait, par le jeu des phrases, beaucoup trop loin et je préfère redire, sans plus d'explication, qu'il est urgent pour tout homme de faire un recul de telle sorte qu'il ait le temps de réfléchir avant de s'engager.

* * *

Connaissez-vous ce proverbe homosexuel : « Jamais deux fois avec le même »? Votre intelligence, votre sensibilité n'ont-elles jamais achoppé à un bien haut degré de mépris pour prétendre le connaître et l'aimer en une seule fois ! Il est des hommes, c'est vrai, qui pour aimer ont besoint de toucher et pour qui voir un corps dans ses intimes évolutions est un moyen de connaissance. Mais ces hommes-là, qui aiment à connaître de cette façon, sont précisément ceux qui ont la plus concrète notion du poids et du mystère d'un corps et de son harmonieuse correspondance avec l'esprit. Le secret du bonheur, un homosexuel le trouvera peut-être dans ces trois mots : « Jamais une seule fois ».

J. L. Ornequint

L'ONDIN

Fin

par R. Gérard

Il passa la nuit dans un petit hôtel dont le patron de l'Ondin lui avait donné l'adresse; un hôtel tranquille où on ne lui demanda pas son identité. Mais il n'arriva pas à dormir. Le reflet d'une enseigne lumineuse par la fente des persiennes lui montrait une chambre inconnue qu'il trouvait étrangement stable, presque hostile et triste comme son avenir. Il fermait les yeux, tentait d'évoquer l'éclat roux des boiseries, l'emplacement des

hublots, et surtout une chaude présence à son côté, il laissait sa main pendre au bord du lit . . . Mais il n'arrivait pas à garder les yeux clos, il se retournait et retrouvait la chambre étrangère.

Il songeait au garçon sauvage dont la confiance inexplicable lui avait redonné goût à la vie, il songeait au miracle de ce cri dans la nuit, il rêvait de la guérison qu'il aurait pu apporter à cette âme, si . . . A quoi bon? Et soudain, il s'étonna de lui-même. Il n'avait pas encore eu conscience du miracle qui s'était également accompli dans son âme. Durant tous ces jours il n'avait pas un instant songé à lui. C'est comme si la rencontre de Georges avait effacé toute la vie passée, ces années de honte et de haine, l'incompréhensible amour pour une femme mauvaise: il ne savait plus pourquoi il l'avait tant aimée, détestée jusqu'au crime. Qu'avait-il espéré d'elle ? N'était-ce pas comme une maladie dont il était soudain guéri ? Et la guérison ne venait pas du crime, elle venait de la rencontre avec l'ange, cela était évident ! Tout avait été neuf depuis ce moment où il avait vu l'ange penché sur lui, tout avait recommencé à vivre depuis l'instant où il avait éprouvé la tendresse, la pitié, cet immense désir de protéger un enfant malheureux. Rien dans sa vie jusqu'alors ne lui avait laissé supposer qu'il pourrait éprouver ces sentiments. L'amour pour sa femme avait été une lutte contre elle, une conquête chaque jour perdue, une emprise bestiale et sans joie. Comme tout était devenu différent avec l'ange ! L'ange ? Et cependant, la beauté de son corps, la lumière de son visage, n'étaient pas étrangères à ces sentiments.

Pierre se retournait dans son lit, se débattait dans ses draps. Cette main dans la sienne, ce front sur son épaule . . . mais aussi tout ce corps mince et doré. Non ! Pas comme un ange ! Que lui arrivait-il ? Mais il n'éprouvait pas de honte, au contraire une joie profonde, une acceptation sans complexe; et il cacha sa tête dans l'oreiller pour gémir: «Georges, oh ! Georges . . .».

Il sortit tôt le matin, incapable de rester plus longtemps entre ces murs gris. Il s'aventura dans la ville. On lui avait donné l'adresse d'un bureau d'inscription maritime mais il n'était pas encore ouvert, alors il erra longuement jusqu'aux faubourgs, au delà de la gare. Il songea qu'il ne pourrait se présenter nulle part, sale et hirsute comme il était; il décida d'entrer d'abord chez un coiffeur. Le premier salon qu'il rencontra avait un aspect modeste qui lui convenait, mais dans l'étroite boutique deux clients attendaient déjà leur tour. Il se décida néanmoins à prendre place auprès d'eux. Rien ne le pressait plus, perdre son temps à l'abri des curiosités devait être désormais une obligation quotidienne, et nul ici ne lui avait accordé plus qu'un regard indifférent. Il saisit un journal sur une chaise et le feuilleta, d'abord machinalement. Son attention s'éveilla quand il en vit la date : six jours plus tôt, le lendemain de son crime . . . Alors, il détailla chaque colonne, fébrilement. Etait-il possible que ce récit sensationnel ne soit pas en première page ? Il ne trouva qu'un entrefilet dans les faits-divers, mais dont chaque mot éclatait en lettres de feu :

« Un incendie a détruit la nuit dernière une maison en bordure de la forêt près du village de . . . On a retrouvé dans les décombres les cadavres carbonisés des deux habitants : Pierre et Marie-Louise Guiraud.

Un cheminot remarqué la veille dans les parages est recherché, mais on pense que le sinistre est dû à une imprudence des victimes ».

Il dut relire vingt fois ces lignes. Elles dansaient devant ses yeux. Libre ! Libre, il était donc libre, puisque Pierre Guiraud était mort, puisqu'il n'y avait pas eu d'assassinat. Et Pierre Guéraud allait pouvoir vivre ! Il se dressa et se retrouva dans la rue. Il n'entendit même pas le cri du coiffeur : « Eh ! mon journal . . .». Il courut comme un fou vers le port. Mais cette course n'était pas semblable à celle de sa fuite nocturne dans le bois hanté de flammes. Maintenant, la joie l'étouffait, il dut s'arrêter plusieurs fois, s'appuyer à un mur, tant la joie lui gonflait le cœur. Il s'arrêtait à bout de souffle, mais une image le relancait plus loin : « Georges . . .». Comment se retrouver dans ces enfilades de docks semblables et monotones ? Pourtant, cette grue, cette affiche, il les reconnaissait . . . C'était ici, mais nulle péniche n'était à quai. Il vit enfin quelques manœuvres occupés plus loin. « Avez-vous vu l'Ondin ? Une péniche, elle était ici cette nuit . . .». Il dut répéter plusieurs fois sa question. On le regardait curieusement. Enfin, une voix répondit : « L'Ondin ? Attendez . . . Oui, je me souviens, je l'ai vu partir ce matin au petit jour. Il remontait . . .».

Pierre sentit sa tête tourner. Trop tard ! Mais non, ce n'était pas possible. Il reprit sa course folle vers la ville. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait : un taxi. Il mit une poigné de billets dans la main du chauffeur et ordonna: « Vite ! Remontez les bords de la Seine vers Paris. Suivez le fleuve au plus près. Vous pouvez rattraper une péniche n'est-ce pas ? Elle a peut-être quatre heures d'avance. Vite, vite, je vous paierai ce qu'il faudra . . .».

Le chauffeur était éberlué mais, quand il eut pris le temps de compter ses billets, il se décida : « D'accord, pour ce prix-là je vous mène jusqu'à Paris s'il le faut . . .» et il démarra joyeusement. Pierre avait déjà la tête à la portière, tendu vers le fleuve.

Ils dépassèrent de nombreuses péniches dont aucune n'était l'Ondin. Le chauffeur s'était pris au jueu et s'écriait à chaque instant : « En voilà une! en voilà une! . . .» C'était à chaque fois une fausse joie. Ils cahotaient sur des routes secondaires afin de longer la Seine au plus près. S'ils s'en écartaient c'était pour dominer le fleuve sur une longue étendue. Pierre songeait : « Si je le dépasse, je reviendrai, je reviendrai à pied s'il le faut, je passerai ma vie à longer le fleuve. Je le retrouverai . . .».

Enfin, du haut d'une colline, il vit à quelque cent mètres en contrebas la péniche. Ce n'était même pas la peine de lire son nom sur la coque. C'était elle; les hublots, les géraniums et, sur le pont, un garçon torse nu . . .

Alors Pierre jeta ses derniers billets au chauffeur, sauta hors du taxi et dévala en courant la prairie vers le fleuve.

Chronique des Livres

L'actualité littéraire nous propose cette fois une promenade à travers le monde. Suivons donc le guide, — ce guide discret, fuyant et souvent trompeur, — qui m'indique les livres dont je peux vous parler. Et tentons